



Extraits

Les dernières heures de Vincent Lambert

Dans la famille recomposée-décomposée de Vincent Lambert, décédé le 11 juillet 2019 au CHU de Reims après l'arrêt de ses traitements, François est le « neveu ». Le poil à gratter hyper lucide, le psychanalysé en bagarre contre les secrets enfouis. Proche de son oncle avant son accident de 2008, il a passé du temps à son chevet et s'est engagé, à partir de 2013, dans la bataille judiciaire opposant Rachel Lambert, l'épouse de l'ex-infirmier en état végétatif qui souhaitait laisser partir son mari, aux parents de ce dernier, Pierre et Viviane Lambert, favorables à un statu quo. Dans *Pour qu'il soit le dernier*, mi-essai sur l'euthanasie, mi-récit d'un drame intime, François Lambert pointe, sans acrimonie et avec finesse, ce qu'il estime être les responsabilités des protagonistes (clan Lambert, médecins, magistrats, politiques) et les failles de la loi Leonetti sur la fin de vie. Nous publions le passage dans lequel il raconte les dernières heures de son oncle. Il dit ce que fut, concrètement, le processus de sédation profonde. Regarder la mort en face a permis au neveu de la penser.

Je pars pour Reims le 8 juillet. L'arrêt des traitements a été annoncé sept jours plus tôt, mais est effectif depuis cinq. Dans la littérature médicale, pour un patient comme Vincent, le décès intervient entre une à deux semaines après l'arrêt de l'alimentation et de l'hydratation artificielles. Cette dernière n'est d'ailleurs pas totalement stoppée, car les antidouleurs doivent être dilués pour pouvoir être administrés par transfusion. Mais elle est limitée au strict minimum.

J'ai attendu quelques jours avant d'aller le voir, par précaution, même s'il semble qu'il n'y aura plus de nouveaux rebondissements, chaque force en présence ayant obtenu le maximum de ce qu'il était possible d'obtenir du fait divers « Vincent Lambert ».

Pendant mon trajet, les avocats des parents annoncent que malgré tous leurs efforts, leurs recours se sont avérés inefficaces à empêcher l'arrêt des traitements. « *L'heure est au recueillement avec l'ensemble de la famille, par respect pour Vincent.* » Les parents se rangent derrière cet avis; ils ne lanceront plus d'actions et ne s'exprimeront plus, et nous demanderont d'en faire autant.

Les autorités religieuses et politiques deviendront également muettes à ce moment-là de l'affaire. Ce « respect pour Vincent » est aussi un respect pour la cause. Les parents ne cessent pas leurs procédures par recherche d'apaisement. Mais simplement parce qu'ils n'ont pas réussi, cette fois-ci, à empêcher la décision d'être appliquée. Et s'ils ne décrivent plus un homme qui va mourir de faim et de soif, ce n'est pas par décence, mais parce que, à ce moment-là de l'affaire, cela pourrait encourager l'euthanasie, au lieu d'encourager la vie. Cette loi est finalement acceptable de leur point de vue, et désormais, les traitements de très peu de patients dans l'état de Vincent seront arrêtés en cas de désaccord d'une partie des proches. Les « spécialistes » prendront alors le relais.

Au CHU de Reims, l'épée de Damoclès au-dessus de la tête de Vincent a disparu. Une fois passés les nombreux et discrets agents de sécurité, j'entre dans le service. Très calme. Aucune agitation, comme on avait pu en connaître avant.



COMBAT Le sort de l'infirmier, plongé pendant onze ans dans un état végétatif après un accident de la route, a bouleversé la France et profondément divisé sa famille

DOCUMENT Son neveu François s'est consacré à la défense de son droit à mourir. Il livre le récit des coulisses de cette bataille. Extraits exclusifs

Dans la chambre de Vincent, [...] Rachel est déjà présente. Elle a les traits tirés, des cernes sous les yeux. Le 20 mai dernier, quelques heures avant que la cour d'appel de Paris ne se prononce, elle était radieuse, habillée de couleurs vives. C'était alors le premier jour de l'arrêt des traitements.

À ce moment-là de l'affaire, qui n'en est plus vraiment une, il n'y en a que pour Vincent. Ce qui n'était pas arrivé depuis des années. Il est là, tel que nous l'avons connu. Il n'est pas présent au monde dans l'état qui est le sien, comme diraient les soutiens des parents de Vincent, pour se justifier de plaquer sur lui leurs propres opinions. Son corps est présent, qui nous renvoie ce que nous connaissions de lui, l'image que nous en avions.

Après l'avoir saluée, je demande à Rachel si je peux passer la nuit qui vient aux côtés de Vincent. Dans le planning qui a été établi par le CHU, chaque « camp » de la famille a des tranches de visite propres, inversées un jour sur deux, pour n'avantager personne. Nous avons donc le droit de passer une nuit sur deux à son chevet, sur un lit de camp mis à notre disposition. Ce qui fait finalement peu de nuits avant qu'il parte. Entre trois et huit, toujours selon la littérature médicale.

Comme alternative, je propose à Rachel de m'installer dans la pièce qui nous a été réservée, un peu plus loin dans le couloir, à gauche en sortant de la chambre. La pièce réservée aux parents de Vincent se trouve, elle, à droite en sortant.

Les trois chambres sont chacune séparées par deux ou trois autres, de patients « ordinaires ».

Rachel est hésitante, j'ai l'impression qu'elle réfléchit à ce qu'elle va me répondre, tout en me répondant. De sorte que je ne comprends pas ce qu'elle veut dire. Finalement, d'une façon presque impulsive, elle me dit que je peux dormir dans la chambre de Vincent. Cela lui permettra de se reposer un peu, car elle ne dort plus depuis des jours.



Depuis son accident, je n'ai pas visité Vincent quotidiennement, bien sûr, mais je l'ai malgré tout vu assez pour avoir assisté à des réactions de sa part relativement inhabituelles. Ainsi, avant l'affaire, quelques années après son accident me semble-t-il, et alors qu'il venait de s'étouffer dans ses glaires, retenant probablement sa respiration pendant qu'il toussait, ses poumons se sont vidés d'un coup. Le débit d'air était tel que sa voix, sous

la forme d'un râle, se fit entendre. Son timbre était alors reconnaissable, grave. Le sien. J'en eus la chair de poule. Les étouffements étaient violents mais assez brefs. Le râle était plus long. J'ai dû en entendre deux ou trois en plus de dix ans. La plupart du temps, il toussait, simplement. Et encore le faisait-il de moins en moins à mesure que le temps passait.

Ce lundi 8 juillet, alors que je suis au téléphone à côté de lui, il s'étouffe longuement. Puis râle. Longuement également. Les sons émis sont d'une intensité inégale dans l'expérience que j'en ai jusqu'ici. J'interpelle mon interlocutrice :

« Vous avez entendu ?

– Euh, non. »

Je reprends la conversation là où je l'avais arrêtée ; il recommence à râler, un râle rauque, de souffrance, selon nos critères de personnes conscientes.

« Mais... c'est quoi ? me demande-t-elle.

– C'est Vincent qui râle et s'étouffe.

– Mais... c'est horrible ! »

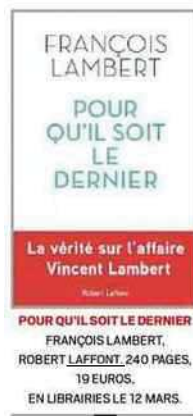
Je sors de la chambre pour poursuivre l'échange. Rachel passe à cet instant dans le couloir. Je comprends mieux son épuisement. Apparemment, la scène à laquelle je viens d'assister se répète régulièrement. Ce qui me sera confirmé par le docteur Sanchez, lorsqu'il me décrira la mort de Vincent – assez classique de son point de vue (il faut y voir la nature à l'œuvre) : il va suffoquer, car ses bronches vont se remplir progressivement, puis les reins lâcheront en premier, entraînant un arrêt cardiaque qui lui sera fatal.

La nuit que je passe est épouvantable. Je dors peut-être une heure au total. Parfois, Vincent respire très fort, excessivement vite. Puis il s'arrête subitement. D'autres fois, il respire tellement faiblement que l'on ne perçoit plus aucun son dans la pièce. Son silence me réveille alors, ou me fait ouvrir les yeux, et je me demande à chaque fois s'il est vivant ou mort. Tout cela est ponctué par des étouffements, et les râles qui leur succèdent.

En une nuit, cela est arrivé une vingtaine de fois. Toujours intensément. Un corps horriblement souffrant, qui ne se repose plus du tout. Mais, comme on l'entendait alors partout, « ne vous inquiétez pas, il ne sent rien ».

Je n'avais pas du tout envisagé cela lorsqu'on m'avait dit qu'il étouffait « régulièrement ». Les irrégularités respiratoires sont en réalité constantes. Elles se succèdent. Je n'en suis plus à comprendre Rachel, j'en suis à me demander comment elle a fait pour tenir. Les infirmières passent toutes les demi-heures pour observer le patient et tenter d'alléger ses souffrances. Elles font très attention, essaient d'être discrètes, pour ne pas nous réveiller, dans le cas où nous serions endormis. J'assiste à des scènes surréalistes de contradiction : elles examinent une blessure qu'il a au pied pour s'assurer qu'elle se résorbe. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un jeu : on ne le nourrit plus, on ne l'hydrate plus, et pour éviter de provoquer la mort, l'équipe médicale doit prendre soin de lui, et donc tout faire pour le maintenir en vie le plus longtemps possible. Il va une logique : il reste un

« Lundi 8 juillet, Vincent recommence à râler, un râle rauque, de souffrance »





être humain dont on doit s'occuper jusqu'au bout, sans l'abandonner. Mais là encore, les définitions divergent. L'abandon peut être aussi le fait pour le médecin de provoquer la mort en arrêtant des traitements, et de ne pas l'assumer ensuite en prétendant faire son travail de médecin : soigner et maintenir en vie. Tout en faisant assumer le fait de provoquer la mort à ceux qu'il considère comme des idéologues. Lui n'a fait que se retirer. D'ailleurs, les pratiques elles-mêmes divergent, selon la culture du médecin, du mouvement médical auquel il adhère, des médicaments auxquels il a accès (les patients meurent beaucoup plus rapidement en réanimation).



Au matin, vers 6 heures (nous devons quitter les lieux à 7 heures), des machines au bout de son lit se mettent à sonner. J'en informe les infirmières dans leur bureau, après m'être assuré qu'il respire encore. Scène aussi surréaliste que la nuit passée : elles se lèvent précipitamment, presque enthousiastes : « Ah ! » Puis, constatant qu'il est encore vivant : « Ah, non, désolées. » Ce doit être aussi compliqué pour elles. D'autant qu'il leur revient concrètement la tâche de le maintenir en vie au quotidien, en lui administrant antidouleurs, en soignant ses blessures...

Je range mes affaires, dis adieu à Vincent, sobrement, et repars. Une nervosité s'est installée en moi pendant la nuit. Elle empêche un sommeil lourd pour lequel un réveil brusque est beaucoup plus violent que celui qui intervient après un sommeil léger. Dans la journée, elle m'empêchera de ressentir la fatigue. Elle se prolongera même jusqu'au décès de Vincent, comme si j'étais avec lui, mais à distance. Lorsque Vincent mourra, Rachel dira à Marie [*sœur de Vincent*], venue la rejoindre : « Heureusement que ça n'a pas duré une semaine de plus, je me serais foutue en l'air, sinon. »

Le 11 juillet à 9 heures, je reçois un appel d'un journaliste de France 3 Champagne-Ardenne. Il me demande de confirmer le décès de Vincent. Pas encore au courant, je raccroche et envoie immédiatement un SMS au docteur Sanchez, lui demandant si Vincent est mort. Il me répond à 9 h 05 : « Oui, à 8 h 24. » Enfin...

VINCENT LAMBERT EN CINQ DATES

20 septembre 1976
Naissance à Châteauroux

24 avril 2007
Mariage avec Rachel, rencontrée à l'hôpital de Châlons-en-Champagne où ils sont infirmiers psychiatriques

29 septembre 2008
Coma végétatif après un accident de la route

10 avril 2013
Son médecin décide d'arrêter l'alimentation artificielle ; début de la bataille médico-judiciaire lancée par une partie de la famille

11 juillet 2019
Mort, à l'âge de 42 ans, au CHU de Reims



Je ne ressens pas grand-chose sur le moment. Peut-être avais-je eu tellement d'occasions de me préparer que l'annonce de sa mort n'était qu'une formalité. Je perçois seulement l'amorce d'une baisse de cette pression qui m'habitait depuis six ans, à l'annonce de la fin du calvaire, la fin du combat étant intervenue quelques jours plus tôt.

Le 12 juillet au matin, je dois me lever tôt pour enregistrer une dernière émission en studio, et clore ainsi le dernier chapitre de l'affaire. Le soir, je prévois enfin de décompresser, de sortir, de boire un peu, en prévision de la grasse matinée qui s'annonce pour le lendemain. Ce que je fais, avant d'apprendre à 20 heures que l'enterrement aura lieu le lendemain matin à 10 heures à Longwy. Nous sommes prévenus au dernier moment. Mais nous sommes prévenus.



Je me lève à 4 heures du matin. Je n'ai pas dormi décemment depuis une semaine. Lorsque nous arrivons, à 10 heures pile, tout le monde est là. Certains ont roulé toute la nuit, venant du Gard ou de la Dordogne. Dominique, demi-frère de Vincent, frère de ma mère, sera le seul à saluer Pierre et Viviane [*parents de Vincent Lambert*]. Tous les autres, parmi ceux qui soutenaient l'arrêt des traitements, s'abstiendront.

Le corbillard est arrêté devant l'église. Le cercueil de Vincent en est sorti. Clémence [*la fille de Rachel et Vincent Lambert*], juste devant, se met à pleurer. Je ne l'ai pas vue depuis des années. Je l'observe avec intérêt, me désolant de la découvrir ainsi isolée de tous ceux qui ont grandi avec son père, et de son parrain. Mais je ne ressens rien de plus. C'est sans doute la dernière fois qu'elle est là, devant moi. Et si ce n'est pas le cas, je ne la reverrai sans doute pas avant longtemps.

Quatre personnes portent le cercueil sur leurs épaules jusqu'à l'intérieur. Nous donnons les fleurs pour qu'elles soient disposées sur et autour de lui. Nous nous plaçons ensuite dans l'église. Pierre, Viviane, Anne, David [*sœur et demi-frère de Vincent Lambert*] et son épouse, l'une de leurs filles et son fiancé, sont assis d'un côté, tous les autres, nombreux, s'installent de l'autre.

La cérémonie se déroule de façon ordinaire. Tout a été préparé par « la famille de Vincent », selon l'assistante pastorale. Soit celle de Rachel. Le prêtre évoque une « longue nuit », de laquelle nous sortons enfin. Il ouvre ensuite les perspectives, évoquant les religions mises en place et recherchées par les humains pour pallier au mieux l'angoisse de la mort. Il finit par : « *Tout a été réglé quand le Christ est arrivé il y a deux mille ans.* »

Au moment de jeter vigoureusement de l'eau bénite sur le cercueil de Vincent, dans un geste en forme de croix, je pleure. Je ne pleure pas pour ce qu'on a fait subir à Vincent, comme cela a pu m'arriver. Je pleure parce que je lui dis adieu, pour de bon, et que je ne pense qu'à une chose : « *Quel gâchis !* » Je vais me rasseoir, des larmes continuent de couler pendant quelques secondes.

Nous nous rendons ensuite au cimetière de Longwy, où nous marchons tous derrière le cercueil. Clémence est devant, elle se tourne, et, en balayant du regard les personnes présentes, me regarde fixement, curieuse. J'essaie d'esquisser un sourire maladroit, en dépit de ma mine épouvantable. Sa mère ne semble pas lui avoir parlé de nous. En tout cas pas en mal. Mais je ne suis pas à l'aise à l'idée de « voler » un échange de sourires avec elle.

Au bout du chemin, Vincent est mis en terre. En file indienne, chacun notre tour, nous lui disons adieu au bord de sa dernière demeure. Ensuite, la famille de Rachel s'isole. Je la rejoins, accompagné d'un demi-frère de Vincent. Nous voyant nous approcher, elle confie Clémence à son père. Puis elle vient vers moi, et dans un geste qui semble me barrer la route, me dit : « *Merci d'être venu.* » J'ai beau être habitué à cette impression que Rachel doit se protéger de « nous », ainsi que sa fille, je me disais que peut-être, avec le temps, elle arrêterait de tous nous mettre dans le même sac. Nous sommes en 2019, mais nous pourrions tout aussi bien être en 2013 : Vincent part, et pour Rachel, ce sera sans les membres de sa première famille.

D'ordinaire, quand un événement est perçu comme imprévisible, il marque une rupture, dans notre histoire. L'affaire Vincent Lambert en est une dans le déroulé de ma vie. En revanche, nous avons tous inscrit l'accident de Vincent (avec toutes les réserves qu'on peut mettre sur ce mot) dans une continuité, comme s'il découlait du reste

de son existence, de son histoire. Ce qui peut engendrer une certaine culpabilité. Qu'aurions-nous dû faire pour que cela n'arrive pas ? Pouvions-nous d'ailleurs faire quelque chose ? Nous n'aurons finalement d'autre choix que de rester sur notre faim dans la description que nous pouvons, chacun, faire de son parcours. Car on ne sait pas ce qu'il s'est réellement passé, le 29 septembre 2008, sur cette route rectiligne qu'il empruntait tous les jours pour

se rendre à son travail. Et nous ne le saurons jamais. Mais nous émettons des hypothèses pour expliquer les raisons de cet accident.

Ce que Rachel a traduit, pour Clémence, par : « *Vincent avait découvert le bonheur pour la première fois de sa vie* » (je cite l'assistante pastorale lors de l'enterrement). Cette dernière va donc se construire sur ce mythe, qui sépare Vincent en deux : ses démons d'un côté (sa famille originelle dans son ensemble), et le bonheur de l'autre (Rachel et sa famille, « *la famille de Vincent* »). Je me dis que si ce mythe lui pèse un jour, elle pourra toujours creuser un peu plus la question.

Je m'en remets pour ma part toujours à la même chose : où en était Vincent au moment de son accident. Il était marié depuis un an. Il avait invité tout le monde, sans exclusive, au baptême de sa fille, un mois avant son accident. Y compris donc ses parents, desquels il était très critique. [...] Ces liens étaient présents au moment de son accident. Pour la suite, l'histoire de Vincent, c'était à lui de l'écrire. ●

« Il n'est plus nourri, mais le staff médical doit éviter de provoquer la mort »